

sans bouger en aucune façon; ils la persécutent eux-mêmes en persécutant sous divers prétextes ses propagateurs et ses défenseurs. Un petit grain d'amour-propre, dont ils ne se rendent pas bien compte et qu'ils prennent pour un mouvement vertueux; les poussent dans cette voie: ils désirent ne pas déplaire à certains personnages, amis des concessions, et ils se font illusion jusqu'au point de penser que les contredire trop carrément, par une franche affirmation de la vérité, constitue un inconvénient grave. Ils émettent donc le principe, car ils sont ingénieux à en inventer, qu'il faut, généralement parlant, avoir horreur de toute discussion, de tout débat, de toute guerre trop hardiment déclarée à l'erreur. Ayant mis le pied dans cet étrier, les tenants du modérantisme, si tolérants à l'égard des doctrines dangereuses et même funestes, se montrent intraitables envers celui ou ceux qu'ils entendent combattre l'erreur avec force et affirmer la vérité dans sa majestueuse plénitude. Ils se ruent donc sur eux avec d'autant plus de violence qu'ils sont très-timides et très-serviles en d'autres occasions, et mettent tout en œuvre pour leur fermer la bouche. Pourvu que ces importuns soient baillonnés, on se dit que tout ira bien; mais s'inquiéter des manœuvres qui s'exécutent dans le camp ennemi, c'est à quoi l'on ne songe nullement. Le zèle ardent dont on est dévoré, on le concentre sur des frères qu'il faudrait plutôt encourager que désespérer, et l'on se félicite des persécutions exercées comme d'autant d'actes de haute vertu. Ne fallait-il pas ramener au devoir des imprudents, des rebelles? Voilà ce qu'on dit; et le plus triste, c'est qu'on croit avoir bien dit.

Oui, malheureusement, les choses se passent ainsi que nous venons de le dire. Pour justifier l'emploi du baillon, on travestit les faits et l'on finit soi-même par ne les plus voir que sous ce travestissement. On parle de paix troublée, de charité blessée, de divisions semées parmi les frères, de dissensions allumées, de scandales qui jettent le trouble dans les âmes, etc. Tout cela n'est qu'un épouvantail; au fond, il n'y a eu de blessé que l'amour-propre.

Comment, en effet, la guerre déclarée ou soutenue dans l'intérêt de la vérité religieuse pourrait-elle être un mal, quand dans l'Eglise on a toujours eu pleine liberté même d'établir ses sentiments particuliers sur les questions restées indéçises, de les prouver de son mieux, d'examiner, de peser, de réfuter les preuves des sentiments contraires? Le Pape Benoît XIV, dans son *Synode diocésain*, dit expressément que les évêques eux-mêmes, dans leurs diocèses respectifs, n'ont pas le droit de déterminer et bien moins encore de trancher les controverses sur de pareilles questions. Là-dessus, Mgr. Baillet, ancien évêque de Luçon, fait les remarques suivantes: "Et ne suit-on pas avec quel redoublement d'application l'Eglise universelle, assemblée à Trente, y rédigea le corps de la doctrine, ses canons et ses anathèmes en des termes qui confondaient, il est vrai, l'hérésie, mais qui laissaient aux écoles catholiques, sur les matières non définies, toute la liberté dont elles jouissaient précédemment.

"Le Saint-Siège s'est toujours montré plein de zèle pour le maintien de cette discipline, et il a toujours voulu que les sentiments divers librement controversés dans l'école fussent respectés. Et les constitutions, les brefs, les décisions émanées du Saint-Siège, lorsqu'elles foudroient les erreurs, modèrent leur langage de telle sorte qu'elle n'atteignent jamais ces libres discussions, bien loin de les interdire, de les blesser, de les gêner."

Si donc l'Eglise se fait un devoir de laisser libres les discussions sur les questions restées indéçises; si elle ne reconnaît pas aux évêques, même dans leurs diocèses respectifs, le pouvoir de les trancher ou de les interdire, à combien plus forte raison ne doit-on pas trouver inopportune, encore

moins blâmable, scandaleuse et condamnable la lutte pour la défense de la vérité. Mais ce n'est pas assez dire. Faire cette lutte est un acte de vertu et Pie IX vient de le déclarer encore une fois d'une façon très-claire dans le bref qu'il adressait, le 13 janvier de cette année, à M. l'abbé Gonzalve Ferreira, chanoine, directeur d'un journal en la ville de Rio-Janeiro. A ce prêtre journaliste, Pie IX, entr'autres choses, dit: "Criez, criez et ne vous laissez point sonner de votre voix comme de la trompette; dénoncez les crimes de l'impiété; étalez devant tous les regards les dommages qui s'ensuivent, afin que l'on sache combien il est amer d'avoir abandonné le Seigneur et secoué sa crainte; combien il est absurde de persécuter ou de mépriser cette religion qui, après avoir relevé le genre humain du fond de l'abjection où il était tombé, a constamment favorisé et dirigé en haut le progrès de cette humanité qui s'engorgeillit tant aujourd'hui."

Nous ne pouvons laisser passer inaperçu un autre passage de ce bref qui réduit à néant le stupide reproche, qu'on nous a si souvent adressé et que le *Journal de Québec*, qui ne connaît guère que la sagesse du ventre, a rebâché sur tous les tons, de nous occuper de questions, de polémiques religieuses dans la *Gazette des Campagnes*, feuille spécialement consacrée à l'agriculture. Comme s'il y avait une loi divine ou humaine, ou même une simple raison de convenance qui nous défendit de faire ce que nous faisons! Loïn de là, nous devons continuer dans la voie que nous tenons, et la *Gazette des Campagnes*, répandue surtout parmi les cultivateurs, est singulièrement propre à atteindre le but qu'indique Pie IX. "Pour combattre efficacement, dit-il, le poison que l'on offre partout au peuple dans des opuscules, des journaux et des gravures deshonnêtes, il n'est presque pas d'autres moyens aujourd'hui que des journaux et des revues catholiques qui, arrivant aisément dans les mains de tout le monde, dénoncent les embûches, repoussent les erreurs, inculquent dans les esprits la bonne doctrine sur laquelle seule on peut fonder l'espoir d'éloigner la dissolution sociale et de restaurer l'ordre."

Les séances du parlement fédéral se continuent et ne sont marquées par rien d'important. Les dernières nouvelles nous apprennent qu'on devait prochainement discuter des résolutions relatives aux banques.

On lit dans le *Courrier du Canada* que les décrets du dernier Concile provincial de Québec ont été approuvés par le Saint-Siège, et que les diocèses de Kingston, de Toronto, d'Hamilton et de Sandwich formeront une nouvelle province ecclésiastique dont la métropole n'est pas encore choisie. Les diocèses du territoire du Nord-Ouest et le vicariat apostolique de la Colombie anglaise restent attachés à l'archidiocèse de Québec.

On lit dans l'*Univers* du 15 février: Il y a eu, depuis le 8 décembre, jour de l'ouverture du Concile, deux séances publiques et vingt-quatre congrégations générales. On a prononcé jusqu'à ce jour cent neuf discours et achevé la discussion de quatre *schemata*, dont un sur le dogme et trois sur la discipline. Deux *schemata* sont encore distribués, et douze ou quatorze autres le seraient plus tard. Il est certain que le Concile durera plus longtemps qu'on ne l'avait prévu; c'est du moins une conjecture, car en définitive Dieu reste le maître des hommes et des événements, et l'avenir est son secret.

M. Urquhart, le célèbre protestant écossais que nos lecteurs connaissent, a échangé plusieurs correspondances avec Mgr. Dupanloup, à propos de l'infaillibilité. Il est maintenant en discussion avec Mgr. Strossmayer, qui partage les idées de Mgr. d'Orléans.